



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

53 | 2018
Varia

Rousseau et l'Italie. Littérature, morale et politique,
sous la dir. de Philippe Audegean, Magda
Campanini, Barbara Carnevali

Paris, Hermann, 2017. ISBN 9782705694265

Gabriella Silvestrini



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5918>

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 319-323

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Gabriella Silvestrini, « *Rousseau et l'Italie. Littérature, morale et politique*, sous la dir. de Philippe Audegean, Magda Campanini, Barbara Carnevali », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 53 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5918>

Propriété intellectuelle

Rousseau et l'Italie. Littérature, morale et politique, sous la dir. de Philippe Audegean, Magda Campanini, Barbara Carnevali, Paris, Hermann, 2017. ISBN 978 2 7056 9426 5.

Espace géographique, culturel et linguistique, l'Italie joue un rôle fondamental dans la vie et la formation intellectuelle de Jean-Jacques Rousseau, sous des facettes et registres multiples – politique, religion, littérature, musique. Preuve en est la place centrale – en tant que véritable péripétie – accordée dans *La Nouvelle Héloïse* au voyage en Italie de Milord Edouard et de Saint-Preux.

Malgré l'occurrence non négligeable du nom « Italie » et des adjectifs « italienne » et « italien » dans les ouvrages de Rousseau, aucun travail n'avait été consacré à retracer le sens unitaire de cette référence. Contrairement à ce qui s'est passé pour la France, la Suisse et l'Angleterre, l'Italie de Rousseau est restée démembrée dans une multitude éparse d'expériences et de réflexions : le séjour de Rousseau à Turin et sa conversion au catholicisme, la période vénitienne au service de l'ambassadeur français, la polémique sur la musique italienne, l'amour pour Pétrarque et Le Tasse, la connaissance de Machiavel, l'étude et le souvenir des mœurs et des pratiques – le vin, les fromages, le pain piémontais conseillé comme nourriture pour les enfants.

Le mérite du livre dirigé par Philippe Audegean, Magda Campanini et Barbara Carnevali est donc d'avoir porté notre regard sur l'existence d'une Italie de Rousseau jusqu'ici méconnue, ouvrant un chantier de recherche original et nouveau. La perspective italienne figure comme point d'arrivée d'un parcours ayant comme lieu de départ Venise et le constat d'un manque révélateur de cette méconnaissance d'un Rousseau italien : l'absence d'une plaque commémorative sur la façade du palais Surian Bellotto, où Rousseau avait exercé ses fonctions à l'Ambassade française. Cette absence a été comblée en 2012, au cours du second des deux colloques qui ont eu lieu à Paris et à Venise pour célébrer le tricentenaire de la naissance de Rousseau, et dont les actes sont réunis dans ce volume.

C'est donc Venise qui occupe le premier plan de ce regard sur Rousseau et l'Italie qui se dirige ensuite vers un horizon plus vaste dans le temps et dans l'espace. L'enquête porte sur le double mouvement d'appropriation sélective et de prise de distance, un mouvement étudié aussi bien dans le contexte de production des ouvrages que dans celui de leur réception, par rapport tant aux sources qu'aux influences de l'œuvre de Rousseau.

L'ouvrage, articulé en trois parties, débute par « Rousseau à Venise », avec les contributions de Claude Habib (« La preuve par l'incongruité »), Fabrice Brandli (« Rousseau à Venise : expérience sociale, expérience du soi et critique philosophique »), Piero Del Negro (« Jean-Jacques Rousseau "secrétaire d'ambassade" et le patriciat vénitien ») et Alain Grosrichard (« Miracle à Venise »). La deuxième partie, intitulée « Rousseau et

la culture italienne », poursuit l'analyse sur le plan des textes et des intertextes, passant du Rousseau lecteur aux lecteurs célèbres de Rousseau, avec les contributions de Jean-Paul Sermain (« *La Nouvelle Héloïse* et les *Rerum vulgarium fragmenta* de Pétrarque »), Christine Hammann (« Rousseau traducteur du Tasse »), Dario Ippolito (« Contrat social et peine capitale. Beccaria contre Rousseau »), Christian Del Vento (« Rousseau chez Foscolo : de modèle à contre-modèle ») et Philippe Audegan (« Rousseau et Leopardi »). La troisième partie, qui porte sur la « Réception italienne de Rousseau », réunit les travaux de Magda Campanini (« *La Nouvelle Héloïse* et la tradition littéraire italienne : une réception ratée ? »), Romana Bassi (« Interprétations de Rousseau dans la culture vénitienne de la seconde moitié du XVIII^e siècle »), Gilberto Pizzamiglio (« Présence de Rousseau dans les journaux et l'édition vénitienne des années 1760 »), Amalia Collisani (« Traductions, transformations, transmutations du *Pygmalion* de Rousseau dans les royaume de Naples et de Sicile ») et Paola Martinuzzi (« *Pygmalion* de Jean-Jacques Rousseau mis en scène à Venise par Antonio Simeone Sografi, 1790 »).

S'il est possible de détecter un fil rouge tout au long du volume, c'est la question de la vérité sur ses différents niveaux et significations, abordée en première instance à travers le prisme du regard rétrospectif de Rousseau sur son expérience lagunaire dans les *Confessions*. Le récit de la célèbre défaillance avec la belle courtisane Zulietta dans l'analyse de Claude Habib devient un moment exemplaire de la construction du sujet moderne grâce à l'invention de l'intériorité, dans le jeu du désir et de l'angoisse, de la reconnaissance et de la méconnaissance sociales. Le geste d'ouverture sur l'intériorité se produit par un discours dont la vérité s'appuie non sur la preuve de l'évidence mais sur ce qui trouble, sur la « preuve par l'incongruité ».

Le troublant est aussi au centre du jeu fascinant avec la vérité qui traverse les pages d'Alain Grosrichard. Reprenant une expérience littéraire déjà réalisée avec succès dans l'édition des *Rêveries du promeneur solitaire* (avec François Jacob, Paris, Garnier, 2014), l'auteur combine le dialogue d'inspiration rousseauiste et le genre du roman académique, à travers une identification ironique du chercheur et de son objet qui se nourrit de figures lacaniennes, notamment du « sujet supposé savoir ». S'il vaut mieux laisser au lecteur le plaisir de découvrir la trame de ce drame académique « explosif », il est toutefois important de souligner que le divertissement espiègle s'accompagne à la rigueur d'une analyse textuelle impeccable et au sérieux du questionnement philosophique. C'est le problème des miracles qui constitue le soubassement d'un récit qui s'interroge sur le statut du discours scientifique dans ses rapports, d'opposition et de complémentarité à la fois, avec le mystère et le pathologique. Un détail apparemment sans importance du séjour vénitien permet de jeter un nouveau jour sur la critique des miracles des *Lettres écrites de la Montagne*. L'expérience vénitienne s'avère ainsi fondatrice tant au

niveau de la pensée politique que pour la vision sécularisée des phénomènes religieux.

Si Rousseau avoue dans les *Confessions* n'avoir eu pendant son séjour vénitien qu'un seul rapport sexuel, mais stérilisé et sans contamination, c'est plutôt Venise qui aurait opéré une fécondation, lui inspirant la première idée du projet des *Institutions politiques*. La vérification du bon fondement de cette « déclaration de grossesse » était donc incontournable. Le lien étroit entre échec sexuel et social à partir de l'épisode de Zulietta constitue, dans la contribution de Fabrice Brandli, le point de départ pour relire à nouveaux frais l'épisode des *Confessions* concernant l'expérience diplomatique de Rousseau et son épilogue dramatique. Par le biais de ses compétences en histoire sociale et diplomatique, l'auteur parvient à bien encadrer le contexte international et les pratiques sociales qui structurent les respectives prétentions de Rousseau et du comte de Montaigu, éclairant à la fois la vérité subjective réclamée par Rousseau et une vérité objective sur ses fonctions réelles, lui rendant justice face aux accusations de Voltaire de n'avoir été qu'un valet. Lieu où le sentiment de l'injustice devient moteur de l'instance critique de la pensée politique de Rousseau, Venise, Brandli le rappelle justement, est le laboratoire d'observation des rouages des institutions républicaines et en même temps des jeux de la politique internationale qui ne manquera pas de nourrir la réflexion de Rousseau sur les relations externes des États, le droit des individus et les principes du droit de la guerre.

Par contre, Piero Del Negro veut contester la thèse – avancée par Jean-Daniel Candaux dans les *Œuvres complètes* de Rousseau – que l'expérience comme secrétaire d'ambassadeur à Venise aurait eu un rôle crucial pour le Rousseau penseur politique. Examinant les textes produits pendant le séjour vénitien, la *Correspondance* et les *Dépêches de Venise*, Del Negro vise d'abord à rétablir la vérité des faits et des noms, et, en vertu de sa profonde connaissance de l'histoire de Venise, redresse les fautes des chercheurs ainsi que les erreurs commises par le même Rousseau dans les rapports écrits au nom du comte de Montaigu. Cependant, si, d'une part, ce travail apporte beaucoup de précisions, de l'autre, malgré tout, Del Negro ne manque pas de louer la « pénétrante explication » (p. 66) que le futur auteur du *Contrat social* offre des rapports de forces entre les acteurs pris dans le double jeu de la politique interne et internationale sous le signe de la nécessité – analyse qu'on pourrait qualifier de réaliste et de machiavélienne.

Si aucune contribution n'est consacrée spécialement à Machiavel, l'importance de ce dernier est néanmoins évoquée dans l'article de Christian Del Vento qui discute la place qui revient à Rousseau « chez Foscolo ». En soulignant l'inspiration rousseauiste du jeune Foscolo, qui adhère à la célèbre interprétation républicaine du *Prince* de Machiavel exposée dans le *Contrat social*, Del Vento suit les changements qui interviennent dans une vision politique qui se nourrit, sans les opposer, des

leçons du Secrétaire florentin et du Citoyen de Genève. L'équilibre se rompt lorsque, à partir des années 1802-1803, Foscolo commence à considérer d'une manière négative la fondation jusnaturaliste de la justice et la dissociation de la nature et de la société. Au cours d'une analyse rigoureuse des textes, Del Vento montre que l'opposition (« farouche », p. 187) de Foscolo au jusnaturalisme comporte une rupture à la fois avec Hobbes et Rousseau. Cependant Del Vento ne manque pas de nuancer cet abandon de Rousseau en faveur de Machiavel. À son avis, tout en faisant de Rousseau un anti-modèle, Foscolo « reste fidèle à la leçon la plus importante du philosophe : comment construire un État sur des bases solides et durables, capables d'en préserver la liberté et l'indépendance et de la protéger de la tyrannie des optimates et de l'asservissement des plus pauvres » (p. 194).

Cette fidélité dans la rupture invite à relire de manière un peu plus souple l'opposition frontale que Dario Ippolito semble suggérer dans le titre de sa contribution « Beccaria contre Rousseau ». Si, d'une part, l'opération de déconstruction de l'image d'un « Rousseau des Italiens », qu'un des premiers critiques de Beccaria, le moine Ferdinando Facchinei, avait lancée polémiquement contre l'auteur de *Dei Delitti e delle pene*, apparaît pleinement justifiée et s'appuie sur une lecture très fine des textes ; d'autre part, de nombreux indices et traces conduisent dans une direction différente. Un détail signifiant : le nom – Giulia – que le couple Beccaria donne à leur fille en juillet 1762. Cet amour déclaré pour l'auteur de la *La Nouvelle Héloïse* aurait-il cédé la place, après la lecture du *Contrat social*, à la déception au point de rendre nécessaire un geste volontaire de rupture et de critique ? À notre avis, la question reste malgré tout ouverte.

En passant des modèles politiques aux formes littéraires et poétiques, la complexité des convergences et divergences, fidélités et trahisons, appropriations et reconfigurations, est soulignée par toutes les contributions : que ce soit le Rousseau lecteur de Pétrarque ou traducteur du Tasse, ou encore Leopardi lecteur de Rousseau. Comme le montre très bien Philippe Audegean, si « L'évolution de la pensée de Leopardi se présente au premier abord comme un passage du rousseauisme à l'anti-rousseauisme » (p. 195) à partir de la réflexion sur l'origine du mal, ce n'est pas en reniant « ses premières amours » (p. 203) que Leopardi parvient à élaborer la philosophie exposée dans le célèbre poème « Genêt », sommet et point d'arrivée de sa pensée et de sa poétique. C'est ici que l'abandon de la prose pour la poésie et le choix de donner à ses poèmes le nom de *Chants* s'avèrent être non seulement un retour aux origines par le chant, mais aussi un retour à une « nostalgie toute rousseauiste » (p. 208).

La réception de Rousseau en Italie, troisième pan du volume, offre une multiplicité de perspectives qui convergent en un constat : à chaque fois, une opération de sélection, de manipulation et même de dénaturaison s'accompagne à la diffusion et à la traduction, comme le montre Magda

Campanini. Toutefois, tandis que dans sa perspective la première traduction partielle de *La Nouvelle Héloïse*, réalisée par l'intellectuel florentin Giovanni Maria Lampredi, correspond « à un véritable démantèlement de l'original : à la fois une mutilation massive et une mutation génétique » (p. 217), Gilberto Pizzamiglio tend à infléchir ce jugement. Selon lui, l'attitude de Lampredi, amplement partagée par le public, à Florence comme à Venise, correspond à l'intention de « présenter sous un jour positif une partie de [l]a pensée [de Rousseau] » (p. 254). Romana Bassi, pour sa part, montre que, au-delà de la ligne qui sépare admirateurs et détracteurs, dans le contexte vénitien, la lecture de Rousseau obéit – selon les différentes positions idéologiques – à différents paradigmes herméneutiques « assimilateurs ». Ce qui permet surtout d'atténuer la radicalité d'un auteur dont les ouvrages garantissent presque toujours un bon succès commercial. Dans son ensemble, le volume, qui termine avec deux contributions très intéressantes sur la fortune italienne du *Pygmalion* de Rousseau, offre une excellente contribution interdisciplinaire aux études rousseauistes, stimulant le dialogue entre spécialistes et ouvrant des pistes originales de recherche.

Gabriella SILVESTRINI

Catherine II de Russie. Friedrich Melchior Grimm. *Une correspondance privée, artistique et politique au siècle des Lumières*. Tome I. 1764-1778, édition critique par Sergueï Karp, avec la collaboration de Georges Dulac, Christoph Frank, Sergueï Iskioul, Gérard Kahn, Ulla Kölving, Nadezda Plavinskaia, Vladislav Rjéoutski et Claus Scharf, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, et Monuments de la pensée historique, Moscou, 2016. ISBN 9785884513440 / 5884513445.

Richement illustré, imprimé avec grand soin, le premier volume de la nouvelle édition de cette correspondance se présente d'abord sous la forme d'un très beau livre d'allure assez luxueuse. Il n'en est pas moins accessible à l'ensemble des lecteurs puisque l'éditeur russe en propose aussi gracieusement une édition numérique sur son site.

Mise en œuvre d'un projet profondément mûri, « conçu il y a vingt ans », le volume inaugure une édition complète des lettres connues entre les deux correspondants (sans négliger celles de Grimm donc, comme ce fut quelquefois le cas), fondée sur les manuscrits, intégrant l'ensemble des découvertes récentes et débarrassées des censures que les éditions anciennes avaient cru bon d'introduire, ainsi que d'intempestives corrections de style ou d'orthographe. Après la phase initiale de mise au jour, intense de 1871 à 1885, le chantier éditorial de la correspondance entre Grimm et Catherine II n'avait plus connu d'avancée majeure. L'édition dirigée par Sergeï Karp est donc un événement. Elle permet un regard largement